Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de

Berne

Herausgeber: Société Oeconomique de Berne

Band: 4 (1763)

Heft: 3

Artikel: Essai sur les avantages & les inconvéniens des communes, du

parcours et du paturage

Autor: de Graffenried

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-382571

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ESSAI

Sur les avantages & les inconvéniens
DES COMMUNES, DU PARCOURS ET DU PATURAGE.

PAR M.

DE GRAFFENRIED,

de Bourgistein, membre de la Soc. æcon.
de BERNE.

and the state of the state of the ecobarations, but early COURS ET DU PATURAÇE E CRAFFEITRIED e of the entering and to to to

ESSAI

Sur les avantages & les inconvéniens des communes, du parcours & du pâturage.

E bétail & tout ce qui en provient est une des principales sources de nos revenus; son entretien mérite donc toute l'attention, & les soins de l'agriculteur. Mon dessein n'est pas cependant de traiter ce sujet en détail, je veux me borner à quelques réséxions sur les communes ou les pâturages publics. Divers auteurs ont déja traité cet important sujet, & depuis que cet essai est composé, il a parû dans le recueil de la Société l'excellent mémoire de M. MULLER (*). Mais comme j'ai considéré le même objes sous un autre point de vûe, j'espére que mes réfléxions ne seront pas inutiles, quoique je n'ose me flatter de mériter de la part de la Société œconomique la même approbation qu'elle a accordée avec tant de justice à l'ouvrage de ce digne magistrat.

H 4 Les

^(*) Dans la troisième partie du recueil pour l'an-

120 AVANTAGES ET INCONV.

Les pâturages communs ont des avantages, ils ont aussi des inconvéniens; & pour en tirer parti l'on suit dans le canton disférentes pratiques. Exposons d'abord les avantages & les désavantages des communes, déterminons ensuite les diverses manières de les emploier, afin de voir quelles sont les méthodes qui peuvent être conservées, & celles qui doivent être abolies.

PREMIERE PARTIE.

Je dois d'abord éxaminer les avantages & les inconvéniens des pâturages communs, & faire connoître d'une manière générale, à quels égards ils peuvent être utiles, & à quels égards ils sont désavantageux.

Lorsque les terres où l'on fait pâturer le bêtail sont en pente, ce qui est très ordinaire,
& qu'en même tems elles sont mouillées; elles sont soulées, & pour ainsi dire, paitries
par les vaches & les chevaux, qui même souvent en glissant déterrent, ou arrachent beaucoup de plantes, & en ensevelissent une trèsgrande quantité. Ainsi la surface de ces prairies devient de plus en plus inégale, & les
hauteurs se dégarnissent de bonne terre: car
si les rochers couverts d'une certaine quantité
de terre sont sertiles, il n'en est pas de mê-

me de ceux qui n'en ont que peu; ils deviennent bientôt stériles, à moins que ce ne soïent des pierres à chaux : sur cette espéce de rochers il croît toûjours quelque herbe, quand même il n'y a que peu de terre par-dessus.

Lorsque le bétail pâture sur des plaines dont le sol est spongieux & humide, il y sait beaucoup de creux, où l'eau s'amasse & croupit : bientôt les bonnes plantes disparoissent, & les saucheurs ne peuvent que dissicilement les couper, parce que la faulx ne sauroit prendre le pied de l'herbe, qui par-là même devient de plus en plus grossiére.

Châcun sait que lors qu'il s'agit de construire un étang, on arrose d'abord la terre, & ensuite on la piétine, on la foule, on la bat, & par ces opérations réitérées, on rend l'étang propre à contenir l'eau; fût-il même formé d'une terre légére & fabloneuse. N'est-il donc pas manifeste; que quand le bétail pâture sur des terres spongieuses & humides, elles doivent nécessairement se durcir & s'affermir à l'excès? l'avoue que ce piétinement du bétail peut quelquefois devenir avantageux, quand le fond est fabloneux ou trop poreux; mais il est certain que la plûpart des terres en deviennent trop fortes, & que celles qui sont naturellement corraces, ne peuvent plus s'ameublir que par beaucoup de travail. Cependant je fuis dans l'idée que dans certains pâturages le sol peut

peut au bout de quelques années se durcir, au point que le bétail ne sauroit plus y causer un grand dommage. Nos païsans disent

paturage; & qu'il a changé de nature.

Comme les diverses espéces de bétail sur les communes, occasionnent diverses espéces d'inconvéniens plus ou moins considérables; il est à propos d'éxaminer en peu de mots cette diversité.

Inconvé- Le bétail à cornes qui est très lourd foule niens extrêmement l'herbe & le terrein, & comme que cau- il n'a qu'une rangée de dents, il arrache quan-Tent sur tité de racines avec l'herbe, & ce qui augles pâturages les mente le mal, c'est que s'attachant principabetes à lement aux meilleures plantes, il en diminue la quantité & détériore insensiblement la qualité du produit. Cet inconvénient est surtout remarquable dans les terres meubles, qui paturées, produisent certainement moins de foin. & de moindre qualité que si elles étoient fauchées. Sur les alpes, lorsque le sol est une fois durci, le mal ne sauroit être bien considérable; furtout parce qu'il y croît certains herbages que le pâturage ne détruit point, mais qui ne peuvent aussi fournir du fourage sec, parce que l'herbe reste courte, & qu'elle no croît jamais à une certaine hauteur.

Les che- Les chevaux ont deux rangées de dents, ce vaux. qui fait qu'ils n'arrachent pas autant de raci-

nes, mais aussi ils coupent l'herbe fort près de terre, & font un mal presque aussi grand que les vaches, si ce n'est pas en arrachant les plantes, c'est en ébranlant & en déchaussant les racines, qui trop exposées à l'air, au froid & au chaud, perdent presque toute leur vigueur. Châcun sait que lorsque l'on fauche l'herbe de trop près on l'empeche de repousser; combien plus le pâturage des chevaux ne seroit il pas nuisible?

Quelques-uns attribuent cette langueur des plantes après qu'elles ont été broutées par les chevaux, à la qualité vénimeuse de la morsure de ces animaux. Cela n'est pas impossible; il se peut qu'elle est mortelle pour quelques plantes qui séchent ensuite, & qu'elle empêche à ces racines de pousser de la nouvelle herbe; mais je ne saurois l'assurer possitivement; c'est cependant l'opinion de plusieurs de nos paisans, & leurs opinions ont pour l'ordinaire quelque chose de vrai.

Quoiqu'il en soit, il est très certain que les chevaux sont beaucoup plus viss & plus inquiets que les bêtes à cornes, ils aiment à sauter & à courir, surtout lors qu'ils sont encore jeunes, ou qu'ils pâturent plusieurs ensemble. Ils soulent ainsi beaucoup d'herbe, ils en gâtent & en salissent une très grande quantité: quand le terrein est humide ils glissent, ils écorchent le terrein, & arrachent les plantes les mieux enraoi-

124 AVANTAGES ET INCONV.

enracinées. Si on les fait pâturer avec le bétail à cornes, ils l'inquiétent & l'empêchent
de manger, c'est pourquoi l'on ne devroit jamais les mettre ensemble sur les pâturages,
lors au moins que les chevaux sont nombreux.
Ensin les chevaux mangent beaucoup plus que
les vaches; car on compte un cheval de deux
ans, pour deux vaches, une jument qui porte
ou qui nourrit, pour quatre jusqu'à cinq vaches; telle est la proportion que l'on suit
communément dans la plûpart des montagnes.

Les brebis.

On dit des brebis qu'elles ont le pied d'or; à la bonne heure si on l'entend des bénéfices sensibles qu'elles procurent au sol sur lequel elles parquent; car d'ailleurs elles causent divers inconvéniens aux terres qu'elles broutent, quoiqu'elles ne foulent pas autant le terrein que le gros bétail. On prétend même que l'herbe croît plus volontiers après la morsure des brebis qu'après celle des chevaux, & quand même elles découvrent & qu'elles donnent de l'évent aux racines de quelques plantes en broutant fort près de terre, cependant il est sûr qu'à moins d'être presfées par la faim, elles laissent toûjours quelques tiges qui mettent à couvert les racines. Auffi je regarde le pâturage des brebis sur les prairies, comme moins préjudiciable que celui des chevaux, ou des bêtes à cornes, pourvà qu'on ne les y laisse pas trop longtems.

nown in the surreyou

On ne fauroit d'ailleurs les permettre, sans s'exposer à de grands inconvéniens, sur les lieux où l'on a fait des plantations de jeunes arbres, sur ceux où l'on se propose d'établir des bois ou des haïes vives : surtout, on ne doit point les faire paître le long des chemins au printems, lorsque l'herbe commence à poindre, parce qu'alors elles broutent les haïes, ce qui est un très grand mal dans cette saison où la séve est la plus abondante : elles ont aussi coûtume de percer ces clôtures, & les ouvertures qu'elles y sont ne se reparent pas si facilement.

Elles perdent d'ailleurs leur laine, nouvelle raison pour déconseiller ces sortes de pâturages.

Quelques personnes prétendent qu'on ne devroit pas les laisser paître sur les endroits escarpés, où se trouvent des pierres à chaux; parce qu'elles les détachent volontiers, & qu'elles les font tomber sur les pâturages inférieurs. Aussi les a-t-on peu à peu bannies sous ce pretexte, de la plûpart de ces sortes d'endroits, où on les conduisoit autrefois avec avantage. Mais il me paroît que le dommage qui en refultoit n'est pas comparable au profit qu'on en pouvoit retirer. L'herbe qui croît sur ces lieux escarpés devient inutile, le gros bétail ne pouvant y gravir, & il faut avouer que fi les brebis en détachent quelques pierres, il est rare qu'elles soient asses grosses pour faire du mal au bétail. bétail; & de pétites pièces de pierres calcaires surrout, ne sauroient détruire un terrein. Je connois une montagne couverte de ces fortes de pierres, sans presque aucune terre, où il croît abondamment de l'herbe très excellente.

Cepetidant, lorfque l'on fait alper le gros bétail dans des endroits fort penchans, il se trace pour l'ordinaire de petits sentiers, foit pour monter, soit pour descendre, qui servent égalément à leur fûreté & à les guider dans les paturages. Mais si l'on y conduis les brebis, bient ot elles gatent ces fentiers, ce qui est très préjudiciable aux montagnes, loisqu'enfuite on veut y tenir des bêtes à cornes. le ne faurois donc approuver, qu'on fasse pâturer sur les mêmes montagnes alternativement le gros bétail & les brebis.

Les chévres sont pour les pauvres une Chevres grande ressource en été; mais comme elles broutent toutes fortes de bois, les haïes, les brouffailles, & qu'il n'y a presque point de cloture qu'elles ne franchissent, elles sont très nuisibles par-tout où se trouvent des bois, ou des arbres dont elles empêchent l'accroiffement. Elles gatent auffi plus d'herbe qu'elles n'en mangent. On ne devroit les faire brouter que sur des montagnes stériles, qui ne produisent point de bois, dans les endroits d'ou on ne peut le fortir, ou enfin parmi les buiffons que l'on se propose d'extirper. Si l'on veut les tenir dans de bons terreins, il faut les attacher, sans quoi elles sont beaucoup plus de mal qu'elles ne rapportent de prosit.

J'ai oui parler de certaines chévres qui na mangent point les feuilles, qui n'attaquent aucuenn arbre (*), & qui pâturent comme les vaches. On pourroit encore les permettre : J'ignore si on en a un grand nombre, si c'els une espèce particulière, & si on peut toutes les élever de cette manière. Elles pourroiens être mises sur les pâturages qui ne sont pas suffisamment chargés de gros bétail, asin de brouter l'herbe, que les autres bêtes laissens & qui sans cela se perd également. Il est connu que l'herbe qui reste longtems sur pied devient préjudiciable aux pâturages, parce qu'elle se durcit trop, & qu'elle se digére difficile.

cidentale parle d'une cotonie de chévres qu'il vit auprès de Guéby. Elle étoit originaire du Pérou : mais elle avoit d'excellentes qualités qui s'étoient conservées de tems immémorial dans ce troupeau. Elle me breutoit pas les arbres, & elle rendoit une quantité incroïable de lait, dans un païs où les pâturages sont les plus mauvais qu'il se puisse. Cet habile naturaliste avoit tâché de guérir les chévres communes de leur envie démesurée de grimper. Il s'agissoit de couper le siéchisseur sublime; mais il n'a pas réussis. On estropie les chévres en coupant l'un & l'autre des sièchisseurs. & il est disseile de les sépares.

128 AVANTAGES ET INCONV.

ficilement. C'est ce que j'avois à dire sur les inconvéniens des pâtures communes.

Les défenseurs des communes leur attribuent deux avantages principaux, que nous allons éxaminer séparément.

Prémiérement ils disent que le terrein s'engraisse & s'améliore par ce moien; & en second lieu que l'avantage qu'on en retire n'éxige aucun fraix.

Si l'on attribuë le bénéfice que peuvent recevoir les communes par le pâturage, à la fiente que le bétail y laisse, j'ose assurer que
cet avantage se réduit à très peu de chose.
Gette fiente est certainement trop dispersée
pour qu'elle puisse fermenter, & c'est de cette
prémière fermentation que dépend toute sa
vertu. Ces excrèmens sont d'ailleurs entièrement désséchés par le soleil, ou entraînés à
pure perte par les pluies, ensorte qu'il en
pénètre trop peu dans la terre pour y pouvoir produire une certaine chaleur, d'où dépend principalement pour ne pas dire entiérement la fertilité qu'ils peuvent procurer.

Outre cela, la plus grande partie de cet engrais se perd dans les bois & sous les arbres à l'ombre desquels le bétail aime à se retirer; les lieux même où un nombreux bétail se rassemble pour le traire, sont tellement soulés, qu'il n'y croît presque que des plantes qu'il qu'il rebute, telles que le rapontie de montagne ou la rhubarbe de moines, en allemand Monchs-Rhebarbara, & d'autres extrêmement grossières.

Il n'y a aussi que très peu de profit à attendre de la fiente que le bétail répand çà & là ; car dans les endroits où elle tombe, il y croît ordinairement une grosse tousse d'herbe qui est rebutée par le bétail de même espèce, & dont il ne mange que lorsqu'il est pressé par la faim. Les vaches, il est vrai, mangent l'herbe que le crotin des chevaux a fait croître; les chevaux de même mangent celle qui provient du bouzard des vaches; mais comme plusieurs raisons doivent engager à faire pâturer châque espéce de bétail à part, leur fiente ne sauroit par conséquent être d'une grande utilité aux pâturages, puisque comme il a été remarqué les endroits où cette fiente fait produire de l'herbe, sont un terrein perdu, du moins pour l'année.

L'autre avatage prétendu des communes, est, dit on, le repos dont jouissent les sonds qui y sont destinés, puisqu'on ne les laboure point, & qu'ils ne sont point épuisés, comme ceux que l'on fauche. Je ne veux pas entrer dans la question, savoir, si un terrein qui reçoit de fréquens labours devient plus sertile ou non? Mais supposons qu'il soit plus propre pour la oulture après avoir été en pâturage pendant 1763. III. L'.

#30 AVANTAGES ET INCONV.

quelques années; je demande si l'on ne pourroit point parvenir au même but avec moins d'inconvéniens. & je ne crois pas me tromper en soûtenant que tout fond qui produit de l'herbe en quantité médiocre, vaut toûjours la peine d'être fauché, qu'on en retire plus de profit lorsqu'il est recueilli en soin, & qu'il devient plus propre à la culture.

L'expérience montre qu'on ne fait point de mal à un pré en y fauchant l'herbe, & qu'une terre ouverte de tems en tems produit des plantes plus vigoureuses, qui ont des racines plus nombreuses & plus fortes; il n'est pas moins certain que le bétail détruit un grand nombre de plantes & de racines, & par conséquent, le labour ou une fréquente culture prévient la détérioration de ces fonds. Je ne faurois donc approuver l'avis du favans auteur de l'aconomie universelle, traduite de l'anglois en allemand. Il prétend que les fonds sont moins épuisés étant pâturés que fauchés ; mais les raisons qu'il allégue m'engageroiens plutor à rejetter son opinion qu'à l'admettre: il dit que plus l'herbe est broutée, plus elle repousse, ce qui doit nécessairement épuiser beaucoup plus les plantes; que si elles ne donnoient que les deux ou trois recoltes qu'on fauche. Ajoûtons que dans ce dernier cas, la végétation des plantes le fait tranquillement, an lieu qu'elle est sans cesse troublée & interrompué loriqu'elles sont paturées. On fait d'ailleurs d'ailleurs qu'aux approches de l'hiver les suos rentrent dans les plantes pour les fortifier & les faire prospérer l'année suivante; c'est ce qui se remarque à l'égard de tous les arbres & de plusieurs légumes. Si donc sur la fin de l'automne ces fucs montent dans les feuilles, & que le froid survienne tout à coup, il doit nécessairement en résulter dans les canaux & dans les fibres une obstruction dont la plante ne peut que souffrir. On pourroit, il est vrai, prévenir ce mal en retirant le bétail de bonne heure des pâturages; mais alors le tems de la pâture seroit bien court : l'on cherche plûtôt à le rendre plus long, & par cette mauvaile méthode, on durcit les terres fortes au point qu'on les rend incapables de recevois les bénignes influences de l'atmosphére, du soleil, des vents, de la gelée, de la neige & des pluïes. D'ailleurs, il tombe plus de rosée sur les lieux couverts de beaucoup d'herbe que fur ceux où il y en a moins; le terrein ains durci & compacte demande plus de peine & de fraix pour le cultiver & le labourer, que lorsque la terre est meuble. Les pieds des bestiaux augmentent la tenacité des terres & les pâturages sont par là même nuifibles.

Je ne disconviens point qu'on ne fait pas de grandes dépenses, pour profiter des commumes; mais je nie que cette manière de tirer parti d'un fond soit avantageuse au proprié-

#32 AVANTAGES ET INCONV.

taire. S'il en est une autre qui tous fraix compensés procure un plus grand profit, il est incontestable qu'elle doit être préférée. Il s'agie donc d'examiner les diverses espèces de communes, afin de savoir de quelle manière on pourroit les emploier le plus utilement.

Il peut y avoir dans ces communes des terres mauvaises, des terres médiocres, & des terres fertiles.

J'apelle mauvais prés, ceux qui pendant un été lors même qu'on ne les pâture pas, ne peuvent donner une toise tant en foin qu'en regain, par arpent.

Un pré médiocre, est celui qui rend depuis une jusqu'à deux toises, par arpent.

Un bon pré, celui qui donne plus de deux coifes par arpent.

Il ne croît sur les mauvais prés, non seulement que très peu de foin, mais encore ce peu ne consiste qu'en des plantes coriaces & dures, ensorte que le rapport en est également des plus chétifs & pour la quantité, & pour la qualité.

Si donc un pré de cette nature n'est susceptible d'aucun amendement, ce qui est difficile à supposer, & que le soin ne soit pas excessivement cher dans les environs; on pourrois le destiner à servir de pâturage, quand même il seroit d'ailleurs commode pour en faire la recolte.

secolte; parce que le produit en seroit peu considérable, & les fraix à peu près les mêmes que pour un bon pié.

Mais je ne voudrois pas conseiller de réduire en paturage un pré médiocre; je me fonde sur les raisons suivantes.

Des païsans d'une longue expérience m'ont assuré que des prés médiocres qui mis en pâturages sournissent à peine l'entretien de deux vaches pendant l'été, peuvent s'ils sont mis en soin, sournir assés de sourage pour en hiverner trois: J'ai souvent eû occasion de me convaincre de la vérité de ce fait, par toutes les épreuves que j'ai faites, & si j'y ai trouvé quelque dissérence, elle a été en faveur des prés sauchés, & mis en soin. Mais si cela est vrai des prés médiocres, il doit l'etre à plus sorte raison des bons près.

Si l'on compte quatre toises de foin pour une vache, ce qui est la quantité que les fruitiers (*) ou vachers intelligens en emploient ordinairement pour l'entretien d'hiver, & qu'on évalue la toise seulement à trois crones ou risdallers, quoiqu'elle se vende souvent jusqu'à quatre & d'avantage; douze toises de I 3 foin

^(*) On appelle parmi nous fruitiers ceux qui palfent l'été fur les alpes, & l'hiver chez eux dans leurs maisons, où ils sont uniquement occupés à soigner, leurs vaches.

foin que donneroit un pré qui seroit sauché; la toise à trois risdallers, feroient trente six risdallers; déduisant le tiers pour les fraix, ce qui est le plus pour de bons prés, il reste vingt-quatre risdallers de produit net, ou de gain qu'on en retireroit : en faisant pâturer le même pré, il y auroit dequoi entretenir deux vaches; je compte six risdallers pour châcune; car sur les meilleures montagnes, on ne paie pas au delà de quatre à six risdallers par vache pour tout l'été : ainsi il ne rapporteroit que douze risdallers même sans rien déduire pour les fraix.

Je ne vois pas pourquoi on compteroit d'avantage pour l'entretien d'une vache sur la plaime qu'il n'en coûte sur la montagne; puisqu'elle donne plus de lait sur la montagne que sur tout autre pâturage que ce soit. La commodité d'avoir du lait chez soi est grande à la vérité, mais elle ne peut entrer ici en ligne de compte, puisque l'on peut entretenir les vaches sans les envoier pâturer, comme je le prouverai dans la suite. On retire d'ailleurs plus de beurre & de fromage des vaches qui sont sur la montagne que quand on les retient à la plaine.

Suivant le calcul que nous venons d'établir, le produit d'un fond qu'on ne pâtureroit pas, seroit double de celui qu'on emploieroit à cet usage. Je n'avance ceci que comme un exemple & une preuve de ce que j'ai dit plus haut; car du reste je ne voudrois pas assurer que la même

Mais il est certain que le dommage qui résulteroit en faisant pâturer des près que l'on peut arroser, seroit encore plus considérable.

Si tel est l'inconvénient auquel on doit s'atcendre des pâturages dans de honnes & de médiocre prairies; on ne sauroit dire que les moindres en soient tout à-sait exemtes. Pour le prouver, je me contenterai d'exposer ce qui constitue de bons pâturages, & les principaux avantages qu'on peut en retirer.

Pour que le bétail prospère sur un pâturage, il faut qu'il y croîsse de bonne herbe, car les bêtes à cornes de même que les brebis rebutent celle de marais, & les chevaux ne l'alment guéres. Les pâturages doivent aussi avoir de bonnes sources, ou des ruisseaux d'une eau saine pour abrûver le troupeau; il faus furtout que l'herbe ne manque pas aux vaches: l'ombre leur est aussi nécessaire. S'il leur arrive d'endurer la faim, ou de n'avoir pas une pleine nourriture, elles perdent leur lait, & quand même on leur donne ensuite de bon fourage, il faut du tems avant qu'elles l'aïent remis. Aussi c'est très mal entendre ses intérêts que de charger les pâturages d'un plus grand nombre de vaches qu'ils n'en peuvens entretenir.

Une vache qui a suffisamment dequoi se repattre, donne plus de lait, que deux & même trois autres

136 AVANTAGES ET INCONV.

autres qui sont mal nourries; & comme la prémière est vigoureuse, son prix ne peut que hausser, tandis que celui des autres baisse, parce qu'elles deviennent maigres; il résulte delà au propriétaire une double perte, son bétail mal entretenu ne donne que peu de lait & presé par la faim il mange même les plantes qui peuvent lui etre nuisibles; ce qui l'expose à un beaucoup plus grand nombre d'accidens facheux, que s'il avoit dequoi se rassasser pleimement.

Si l'on me demande s'il est possible d'entretenir & d'éléver le bétail à l'étable, & si cela lui est plus avantageux que de le nourrir sur les pâturages, je répondrai que cette méthode est très praticable. Toute espèce de betail peut s'entretenir à l'écurie; mais il seroit difficile de décider ce que l'on doit préférer. Faisons làdessus quelques observations, & afin de fixer d'avantage nos idées examinons les diverses espéces de bétail à cet égard.

Les che- Châcun sait que l'on peut éléver & que l'on vaux. éléve en effet des chevaux dans l'écurie; je crois même qu'il leur est plus avantageux d'être nourris toute l'année avec de bon soin sec qu'avec de l'herbe; ils s'en portent très bien, & peuvent mieux soûtenir toute espèce de travail & de satigue, que lorsqu'ils mangent le verd, ou qu'ils sont obligés d'aller chercher leur vie sur les pâturages. Ils réposent mieux : ils

ils souffrent aussi moins de la chaleur, & du grand froid, lors qu'après le travail on les retient dans l'écurie, que si on les envoioit pâturer dans le tems qu'ils sont encore en sur pour avoir été exercés, qu'on leur sit passer les nuits exposés à toutes les intempéries de l'air & des vents, & qu'on les reduisit à brouter l'herbe mouillée, ce qui les expose à de fréquentes maladies.

L'herbe fraîche leur sert, il est vrai, de reméde salutaire au printems, mais comme elle
passe facilement, elle nourrit peu, je présérerois donc de leur donner à l'ordinaire du soin
mêlé de paille, dût-il m'en coûter d'avantage: d'ailleurs l'on ne manque pas de soin de
marais qui n'est pas cher, dont on les entretient dans plusieurs endroits de la Suisse: au
lieu qu'en les mettant sur les pâturages communs, ils sont mal nourris, ils déchéent, &
surtout ils font un tort considérable aux prés
marécageux.

Pour ce qui est des jumens & des poulains qu'on ne travaille pas, je penserois tout disséremment. On peut fort bien les éléver & les entretenir à l'écurie, mais il en coûte beaucoup, & les jumens ne donnent pas le même lait, soit pour la qualité, soit la quantité, quand elles ne mangent que du soin, comme lorsqu'on les nourrit avec de l'herbe. Les poulains s'en portent mieux aussi quand ils peuvent brouter, bondir & courir à leur aise: ils s'accoûtument au grand air,

138 AVANTAGES ET INCONV.

& en caracollant sur la rosée & parmi les pierres, leurs jambes deviennent plus robustes. Si ensuite on les met à un bon ratelier, ils y croifsent d'avantage, & y prospérent beaucoup mieux que s'ils avoient toujours été bien foignés ; & comme ils ne sont pas encore mis à l'ouvrage, ils font suffisamment nourris avec l'herbe, & ils n'ont pas besoin d'un plus grand repos que celui dont ils jouissent sur les pâturages: seulement, il seroit à souhaiter, que leurs pâtis fussent tels qu'ils eussent asses dequoi s'y repaître, & qu'ils ne leur fournissent pas des plantes trop succulentes. Il leur faudroit auffi un terrein sec, pas trop en pente, & où il y cût de bonnes caux : mais ces fortes de pâturages font rares: on pourroit cependant en avoir, si l'on ne donnoit pas dans ces endroits la préférence aux vaches, tandis qu'elles le trouveroient aussi bien sur d'autres pâturages, où l'on jette au contraire les chevaux.

Les va- Les vaches rendent plus de lait lorsqu'elles ches. sont à l'herbe, que quand elles mangent le foin; mais on peut leur donner du verd à l'écurie, & elles s'en trouvent très bien. M. PATULLO nous apprend qu'on les nourrit de la sorte en Flandre, & qu'on se contente de les laisser châque jour un peu de tems à l'air; attention qui leur est fort salutaire. Cette pratique n'est point encore bien établie parminous, nous avons cependant quelques per-

sonnes qui la suivent avec succès; il se trouve dans l'Emmethal des païsans qui l'observent, & M. DE TAVEL membre de la Société œconomique, fait manger à ses vaches le trefle à l'écurie pendant tout l'été, sans les faire paturer absolument, ce qui lui réuffit à merveille. Si l'on craint qu'elles ne s'accommodent pas d'etre toûjours tenues renfermées, on peut les envoier de tems en tems dehors; ou leur construire un petit parc pour leur donner de l'air, quand le tems est favorable.

Je dois encore rappeller ici que les vaches qui font une fois accoutumées à être mises sur les alpes, ne se plaisent guéres ni à l'écurie, ni même fur les pâturages de la plaine, à moins qu'elles ne foient en gros troupeaux ; & elles ne donnent pas du lait comme à l'ordinaire. On agira donc prudemment si l'on veut se procurer des vaches, de les acheter jeunes, avant qu'elles aïent été sur les montagnes, & on doit préférer de les acheter de pailans qui n'en gardent que quelques - unes, plûtôt que de ceux qui ont de grands troupeaux. Mais si l'on n'en veut entretenir qu'un petit nombre, le mieux sera de les élever soi-même d'une bonne mére; accoutumées des la naissance à l'air & à la nourriture du lieu, elles réuffissent mieux.

On peut également nourrir les bœufs avec Les du fourage verd, ou avec du fourage sec; quand boufe.

OIL

on les destine pour le travail, je crois le foin plus profitable, parce qu'ils en mangent moins, & qu'ils en supportent mieux la fatigue. Au lieu que si on se propose de les engraisser, Pherbe vaut mieux.

Je pense que les pâturages conviennent mieux Les veaux. aux veaux, aux jeunes taureaux & aux génifses, par les mêmes raisons que j'ai alléguées au sujet des poulains. Il se trouvent très bien sur les hautes alpes, & ils peuvent pâturer dans les endroîts rapides, où les vaches & les chevaux ne peuvent être conduits fans trop de dangers.

Les brebis ne sauroient se bien porter si on brebis. les tient toûjours enfermées dans l'étable, leur laine augmente & devient plus belle lors qu'elles vont à l'air; cependant la trop grande chaleur, de même qu'un froid rigoureux leur est très préjudiciable. On peut les mettre pâturer sur les montagnes où d'autre bétail ne peut se nourrir, & si ce ne sont pas des endroits pierreux dont les pierres se détachent facilement elles y sont sans danger. On a tort seulement de les envoier en trop grand nombre sur les montagnes, & de leur épargner comme on fait ordinairement la nourriture; lorsqu'on les traite bien elles dédommagent amplement des fraix. Si l'on ne veut pes les faire pâturer, j'adopterois volontiers la méthode que propose M. PATULLO: Il conseille de les parquer

quer en plein air au coin d'un enclos, de manière qu'elles aient assés d'espace pour se remuer & se reposer à leur aise. On les y nourrit de verd dans la crèche. De cette manière,
elles ne gâteroient ni l'herbe, ni les sonds,
comme elles sont lorsqu'on les laisse pâturer.
Le petit espace dans lequel on les rensermeroit, seroit à la vérité soulé, & ne rapporteroit rien cette année-là: mais il en recevroit
une fertilité dont il se ressentiroit pendant plusieurs années de suite, pourvû qu'il sût susceptible d'amélioration.

Les chévres nourries de foin ne rendent pres. Les que point de lait, elles veulent du verd, ou chévres. du feuillard, & elles sont plus abondantes lorsqu'elles jouissent du plein air, que si on les sient ensermées. On ne doit point les nour-zir entiérement sous le couvert, il faut les saire brouter parmi les rochers & les lieux escarpés; ou si on les envoie sur des prairies, il ne saut pas manquer de les attacher, ou du moins de veiller attentivement sur elles, crainte qu'elles ne causent plus de dommage, qu'elles ne donnent de prosit.

On peut très bien tenir les cochons à la basse Les cour & sous le toit, & les y engraisser. Ceux cochons qui chés nous ont un jardin, gardent ordinairement un ou deux de ces animaux pendant tout l'été; on leur jette beaucoup de légumes qu'ils mangent avidément; & à leur tour, ils fertili-

142 AVANTAGES ET INCONV.

fertilisent le jardin, qui arrosé de leur urine, est d'un plus grand produit. Lorsqu'on veut les engraisser, on leur donne des pommes de terre, des carottes, des raves, des pois & du gland, de même qu'un peu de farine dans leur boire: moïennant ces précautions, ils seront gras en peu de tems. Est-il nécessaire d'observer, qu'il convient de leur changer la litiére, & de les tenir propres, tant pour leur salubrité, que pour augmenter leur sumier qui est excellent?

Les cochons qui naissent au mois de Mars, sont pour l'ordinaire envoiés sur les alpes avec les vaches, on leur donne du petit lait, serum lactis, ou du lait écrèmé, à boire. Les vachers intelligens les tiennent enfermés pendant le jour, ils ramassent leur urine, & la repandent sur le paturage: sur le soir ils les faissent courir par la campagne, bientôt ils sont raffasiés, & ils reviennent d'eux-mêmes sous leur toit qu'on laisse ouvert : de cette maniére on peut toûjours entretenir la moitié ausant de petits cochons qu'on aura de vaches, fans craindre qu'ils fassent du mal au pâturage, pourvû qu'on leur empêche de fouir la terre, en les enferrant & en leur perçant la groin avec un fil de fer. Les gros cochons reviennent pour l'ordinaire à moitié gras de la montagne, & les jeunes y prennens di corps, & deviennent d'un facile entretion. Le trése ainsi que la luzerne sont un excellente nourriture pour les cochons, quand on leur en donne à l'écurie. On doit se garder cependant de donner de la luzerne aux laies, elle les fait avorter ou perir quand on veus les en nourrir, pour tout le reste elles peuvent le manger sans risque, pourvû qu'on ne leur en donne pas trop à la fois.

Le bétail est sans contredit exposé à un Avantaplus grand nombre d'accidens fur les pâtura ge de ges qu'à l'écurie; l'extrême chaleur comme le l'entregrand froid leur sont nuisibles, de même que tien l'herbe humide; elle est sur-tout mal-faisante l'équie. quand elle est couverte de rosée; elle cause souvent des avortemens aux vaches. Rien de tout cela n'est à craindre, quand on les tient à couvert: mais le plus grand avantage qu'on en retire en le tenant enfermé, c'est le fumier. Il se perd presqu'entièrement sur les pâturages, au lieu qu'à l'écurie il se conserve tout, & on peut même l'augmenter par le moien de la paille & de la litiére, ou en le mêlant avec de la terre par couches alternatives. On double ainsi son engrais & même on le rend meilleur pourvû qu'on ait l'attention de le placer, & de l'entasser convenablement. A tous ces égards donc il seroit extrèmement avantageux pour les terres, d'entretenir les bestiaux à l'écurie. Une vache qui a suffisamment de soin & de litiére, donne pendant l'hiver six bonnes voitures de fumier a

mier; & si pendant l'été, on la nourrit avec de l'herbe elle pourra fort bien en sournir huit jusqu'à dix voitures, ce qui suffit pour sumer un arpent; & en mêlant ce sumier avec de la terre, de la marne, ou d'autres matiéres semblables, sa quantité doublera, & sournira dequoi sumer un champ & l'améliorer pour plusieurs années.

Tous ceux qui ont quelque connoissance de la culture des terres, savent ce que vaut le sumier, soit qu'on le vende, soit qu'on l'emploïe sur ses terres, ce qui est de beaucoup préférable; & châcun peut aisément calculer le profit réel qu'il en retire lui-même; mais il seroit inutile de le déterminer par supposition, parce que le prix de la paille & du fumier varie beaucoup.

Après avoir considéré en général les avansages & les inconvéniens des communes ; je passe au second article de cet essai, où je dois examiner les différentes manières dont nous nous servons des pâturages, afin de déterminer celles qui doivent être conservées en corrigées.

about the between the

anschipe on which the best to

and the remarks of the parties of the

design contribute to account the state of th

sant as molosplang aniem in second

SECONDE PARTIE.

Les alpes forment la prémière espèce de paturages, & elles sont très considérables tant par leur étendue que par les avantages qu'on en retire. Sous cette dénomination je com- prémière prends tout fonds de montagne qui est con-espèce itamment & uniquement destiné à être pâtu- de paturé, & sur lequel on envoie de nombreux trou-rages. peaux, que ce soient des chevaux, des vaches, des taureaux, des veaux, ou des brebis : comme le prix & le débit des fromages. de même que des différentes espéces de bétail varient extrêmement, il est impossible de déterminer précisément quelle seroit la manière la plus avantageuse de jouir de ces pâturages ; c'est à châque particulier à voir le profit qui lui en revient annuellement; calcul qu'il peut faire très aisément, dès qu'il connoît le prix, on le produit qu'il en retire : bornons-nous donc à quelques réfléxions générales.

Il se trouve des alpes situées sur des montagnes si hautes, & parmi des rochers si escarpés, qu'on ne sauroit absolument les mettre en culture: Il en est d'autres qui sont de leur nature si stériles, qu'elles ne sauroient être fauchées: moins encore pourroit on en saire des prés médiocres. D'autres ensin sont telles qu'on pourroit encore y cultiver quelques plantes, & même quelquesois en saire d'assés bons près.

1763. P. III.

346 AVANTAGES ET INCONV.

On comprend que les fonds de cette espèce, qui ne sauroient donner de produit qu'en les paturant, doivent être laissés & destinés à cet usage. On y fait les meilleurs fromages, on y élève parfaitement le bétail, on y nourrit des chevaux & des brebis; ce sont là des articles de commerce du plus grand débit pour l'étranger, & des plus avantageux au pais: il seroit seulement à souhaiter, qu'on pût introduire parmi nous une meilleure efpéce de chevaux & de brebis, puisqu'il n'est pas doûteux que vû la qualité supérieure de ces pâturages, nous aurions la préférence fur tous les autres pais de l'Europe à l'égard de ces bestiaux, comme nous l'avons pour le bétail à cornes.

On pourroit aussi considérablement augmenter l'état & le produit de ces alpes, si l'on y donnoit plus de soins. Donnons quelques instructions là dessus.

Je remarque d'abord, comme je le démontre plus bas; que les portions sont quelquesois de les d'une étendue trop considérable. En ne metalpes ne tant sur une portion jamais plus de quarante doivent à quatre - vingt pièces de bétail, on en retipos avoir reroit à proportion beaucoup plus, que si tendue. l'on y en mettoit un plus grand nombre : il est évident encore que l'on peut mieux soigner de épierrer un petit espace qu'un grand ; de lors qu'un nombreux troupeau pâtu-

rs un même terrein, il gâte beaucoup plus d'herbe à proportion, que s'il étoit partage, & furtout dans les tems humides : il n'y a point de gason quelque bonne apparence qu'il ait, qu'il ne foule, ne salisse & ne ruine. D'ailleurs si les alpes ont une grande étendue, on est obligé de mener fort loin le bétail qui par ces marches gâte nécessairement beaucoup d'herbe; il se fatigue, il s'échauffe, ce qui lui est très pernicieux; les vaches qui portent ou qui ont de la corpulence, n'arrivent que les derniéres, elles ne trouvent que peu à manger, & encore ce qu'il y a de moindre, ce qui a été sali ou foulé par les prémières : Elles donnent par consequent moins de lait, que si elles avoient à pâturer une moindre enceinte; l'on fait de plus petits fromages, & l'on sait que les plus gros sont les plus recherchés.

Si châque montagne n'avoit qu'un seul possesseur, ou du moins n'en eût qu'un petit nomne doibre, elle seroit mieux entretenue, que lors-vent pas
que plusieurs y ont droit, ou qu'elles sont non plus
divisées en petites portions éloignées les unes être trop
des autres. C'est là une vérité que l'état de partapresque toutes les montagnes communes dé gées ou
montre. L'expérience journalière ne prouvet-elle pas qu'on ne donne jamais les mêmes
soins, qu'on ne fait jamais les mêmes dépenses pour ce qui en est commun, que pour ce
que l'on possède en propre ? Voiés les abus

K. 2

sans nombre auxquels les montagnes communes sont sujettes, on y met plus de bétail qu'on ne devroit; les intéressés sont de fréquentes assemblées qui augmentent toûjours les fraix inutiles. Il convient donc de favoriser autant qu'il est possible, le partage des grandes alpes, & la réunion de celles qui sont trop petites ou trop divisés & éparses.

Troisiéme observation. Pour tirer une parti avantageux des alpes, il faut empêcher que le bétail n'en parcoure à la fois toute l'étendue, le bétailen les divisant en deux ou trois portions. Dès que le bétail ne trouve plus à manger fur les alpes. dans un endroit, on lui en ouvre un autre, & ainsi l'herbe pousse alternativement d'espace en espace; au lieu que si on néglige cette précaution toute l'herbe est également exposée à être foulée par le bétail, ce qui ne peut que troubler la végétation. On fera donc très bien de construire des cloisons pour partager les alpes, & pour empêcher que le bétail ne pâture sur plus d'une portion à la fois : c'est ce qui doit surtout être pratiqué dans les montagnes dont le terrein est en pente.

4. Les En quatrième lieu, on ne peut se dispenser cabanes d'établir sur châque montagne un bon couvert ou châ au moins, ou un réduit capable de contenir cessaires. tout le bétail; par ce moien le bétail dans les tems orageux se trouve à l'abri, on peut traire

les

les vaches plus commodément, & se procurer plus de fumier, le bétail s'y retire pendant la pluie & pendant la grande chaleur du jour. Il est presqu'inutile de remarquer, qu'une bonne chambre fraîche pour le lait, où la fumée, ni aucune mauvaise odeur no puisse pénétrer; & une autre chambre pour le fromage qui ne soit ni trop séche ni trop humide, sont encore deux articles indispensables. Je conseillerois outre cela, d'établir quelque grange dans des endroits écartés & convenables pour y tenir & nourrir le bétail, lors que la montagne est couverte de neige, comme il peut arriver au milieu même de l'été : sans cette attention, le bétail souffre souvens la faim & le froid, jusques là qu'on s'est vu quelquesois obligé de quitter les alpes, ce qui est très préjudiciable aux vachers.

Le fumier qui se ramasseroit pendant l'été dans ces étables doit être transporté en automne, & entassé. On le répend l'année suivante au printems, lorsque l'espace qu'on veut sumer a été brouté. On fera bien de choisir toûjours pour cela un endroit où l'eau ne puisse le laver, ou l'entraîner. L'année suivante il y croîtra abondamment d'excellente herbe; elle poussera aussi plûtôt, & deviendra ainsi une ressource à la montée du bétail, qui ne trouve pas toûjours alors une nourriture sussissante. L'année suivante on pratique la même chose sur un autre endroit, & tour

K 3

plusieurs années. On a déja fait construire sur plusieurs montagnes des étables pour les vaches, & on en a retiré tous les avantages dont nous venons de parler. Je ne doûte point qu'il n'en sût de même si en en établissoit pareillement pour les chevaux & pour les bœuss.

Les pier-

On doit avoir grand soin de rassembler les pierres pour en combler les creux des vallées; on en peut aussi profiter pour éléver des murailles séches autour de la montagne & sur les bords des endroits escarpés. En même tems qu'on débarasse le terrein, & qu'on arrête les dommages des troupeaux voisins, on prévient divers accidens à ses bestiaux; cela rend la montagne plus sertile, & moins sujette à des dangers pour le bétail surtout. On devroit de même épierrer au printems les montagnes, ou pâturages que l'on destine aux brebis, lors du moins que cette opération ne seroit pas trop dispendieuse.

Les eaux Par-tout où il se trouve de bonnes eaux, il saut s'en servir pour abreuver les terreins qui sont à portée, en aïant soin de ne pas arroser pendant que les vaches y pâturent, ou peu de tems avant qu'elles y viennent pâturer. On en comprend aisément la raison.

Les alpes de la seconde espèce sont celles qui pourroient être converties en prés & en champs : suivant suivant moi ces terres ne doivent point être mises en pâturages, & je suis convaincu par divers faits bien vûs, que partout où l'on pourroit seulement établir des prés médiocres, il y auroit plus de prosit à y en établir, qu'à les conserver en pâtures.

Qu'on se rappelle ici le cascul qui a été fait ci-dessus; & je sais que plusieurs prairies qui n'étoïens pas des plus fertiles, & qui même paroîssoiens mal exposées, ont été converties en alpes au grand préjudice des propriétaires; & que par contre, plusieurs pâturages ont été changés avec profit en des prairies d'affés bon rapport. Quant à celles dont le fond est tellement ingrat qu'on ne sauroit jamais espérer d'en faire des prés tant loit peu médiocres, on peut les laisser pour en jouir comme des alpes : tous sela dépend du calcul que pourra aifémens faire châque possesseur; parce qu'il s'agit souvent de faire attention aux diverses circonstances, & à l'état des autres fonds que l'on polséde, de même qu'aux événemens cassuels qui peuvent arriver.

Il en est de même des montagnes & des endroits exposés aux avalanches, ou aux néges qui se détachent des lieux plus élévés: j'en dis autant de celles qui sont situées de manière à n'y pouvoir commodément construire des bâtimens, mais il y en a très peu dans nos contrées, où nos vachers ne sachent établir quelque habitation,

人人

Je crois au reste qu'il y a un grand nombre ou du moins plusieurs portions de ces alpes qui sont actuellement pâturées, & qui pour-roient très utilement être mises en prés ou en champs. Il seroit seulement à souhaiter, que les préjugés & l'indolence qui régnent dans quelques unes de nos contrées, ne sussent dans un obstacle à faire un meilleur emploi de ces tereins, comme ils en sont réellement susceptibles; ce seroit un grand avantage & pour le pais, & pour les particuliers de ne plus les faire servir au pâturage.

On m'objectera peut-être que ces alpes sur le pied qu'elles sont, ont de grands avantages, parce que leur produit, c'est-à-dire, les fromages & les bestiaux sont entrer beaucoup d'argent dans le pais, ce qui n'auroit plus lieu dès qu'on les dénatureroit.

A cela je répond que dans un païs qui quelquesois ne peut sournir suffisamment de bled à ses habitans, il convient d'augmenter & de savoriser par tous les moiens possibles la culture d'une production, dont on ne peut se passer, asin de prévenir sa disette, & par-là même, la sortie de sommes très considérables, qui certainement surpassent celles qui peuvent enter dans le païs par la vente des fromages & des autres productions des alpes. Ajoutons que les prairies deviennent d'une plus grande utilité; que les alpes pour la nourriture du bétail,

bétail, puisque les montagnes pâturées n'en tournissent que pendant l'été; au lieu que les prés donnent de la nourriture pour toutes les faisons. Disons enfin que la force & la principale richesse d'un pais dépendent de sa grande population: plus on cultive de terrein, plus on retire de denrées, & plus un pais fournit de denrées, plus il peut entretenir d'habitans qui favent bientôt faire entrer l'argent dans le païs; car où la population est nombreuse, là sont aussi les fabriques & les manufactures. Et quand même par impossible notre pais devroit être moins riche en argent, s'il renfermoit plus d'habitans, & qu'il eût moins d'alpes, l'humanité & le patriotifme me porteront toûjours à préférer le grand nombre des habitans, à la multiplication des bestiaux. Je pourrois ajoûter bien des réfléxions sur la proportion, ou le rapport qu'il devroit y avoir entre les alpes & les prairies; mais j'ai été prévenu par M. MULLER, & je renvoie à son mémoire; car mon dessein est uniquement d'éxaminer dans quel cas le pâturage, ou telle autre méthode de jouir des prés peut plus ou moins être utile au propriétaire? Car pour en faire une juste estimation, il faudroit avoir devant les yeux tous les cas, toutes les circonstances, & toutes les dépendances : ce qui est impossible.

On pourroit appeller petites alpes les pâtu-Seconde res communes de nos vallées, ou les plaines division.

qui sont autour de nos habitations. On n'y met pour l'ordinaire que peu de vaches, ou platot que des chevaux & des bœufs, destinés pour la plûpart à la culture des terres, & pour cette raison retenus près des maisons : Quelquefois on en séme une partie, tandis que l'autre est constamment pâturée. peut ici faire la même distinction que nous avons emploiée en parlant des alpes: une partie de ces communes pourroit utilement être convertie en champs, ou en prairies, & l'auere ne fauroit servir que pour pâturages : mais je suis persuadé qu'il s'en trouve très peu de cette dernière espèce, savoir quelques portions de terrein qui par leur pente trop rapide ne sont pas propres à être labourées; ou des terres dont le fol ingrat demanderoit trop de fraix pour être améliorées. Ce ne sont même là que de mauvais pâturages, ainsi je les destinerois plûtot pour les brebis, ou pour les veaux, que pour les vaches : le menu bétail peut encore y trouver quelque nourriture, au lieu que les vaches y étant mal nourries, ne rendent que très peu de lait, si l'on n'a pas soin de leur donner d'ailleurs à manger ; outre qu'on y perd encore le fumier. Il arrive de plus que ces pâturages sont beaucoup plus foulés & gâtés par les vaches, à cause de leur pésanteur, que par le menu bétail : elles y sont encore exposées à de fréquentes chûtes souvent rrès funestes.

Mais doit-on abolir tout pâturage commun qui qui pourroit être converti en près médiocres, ou en champs de médiocre rapport? Je réponds que si on peut en faire des prés, je crois qu'il seroit plus avantageux de les destiner à cet usage. Outre les raisons que j'ai déja rapportées en parlant des alpes, en voici une autre qui me paroît mériter attention; c'est leur proximité des habitations qui en dispensant de construire de nouveaux bâtimens, procureroit ce changement sans beaucoup de fraix.

Les vaches pourroient être entretenues à l'écurie avec beaucoup plus de profit, si l'on établissois sur une partie de ces sonds là des prairies artificielles, qu'en les envoiant sur ces sortes de pâturages : nous connoissons quatre espéces d'herbages, dont une au moins peut être cultivée avec succès dans toutes sortes de terreins.

La luzerne que nous appellons sainsoin, vient très bien dans une bonne terre, qui a trois pieds de prosondeur, où le soleil peut donner à plein, & où il ne se trouve point d'eau croupissante. C'est le meilleur sourage que l'on puisse donner en verd aux vaches, elles rendent alors de bon lait, gras & en abondance. Il saut cependant observer de me leur en donner dans les commencement qu'avec précaution; lorsqu'on le leur prodique, le bétail qui en est fort avide en mange avec excès, il en devient malade & quelquesois il périt. Le sainsoin à seurs rouges

que nous appellons esparceste, réussit très bien dans les terres fortes, argilleuses qui ont une certaine prosondeur; & le trèsse d'hollande dans de bonnes terres légéres & un peu humides. La fenasse, autrement appellée le fromental, vient dans tout terrein, & lorsqu'on le mêle avec du trèsse c'est une excellente nourriture pour le bétail.

Une luzernière d'une arpent d'étendué, peut fournir dès la seconde année dequoi entretetenir deux ou trois vaches à l'écurie pendant tout l'été. Or trois vaches donneront au moins vingt-quatre voitures de sumier : si on en met douze sur la pièce, elle aura suffisamment d'engrais, & il en restera encore une égale quantité, qui pourra être emploiée pour l'amélioration des autres sonds, particulièrement des champs & des linières. Par cette ceconomie je gagne de plus, tout ce que je pourrai cultiver, semer & recueillir sur le terrein qui étoit pâturé précédement.

Les fraix pour l'établissement d'une luzernière ne sont pas considérables, & on en est quitte dès la prémière année. Le prosit que l'on retire de deux ou trois vaches est cependant asses grand; desorte que l'on peut envisager cette dépense, comme une avance qui rentrera la seconde année & les suivantes; on aura ainsi de prosit net les recoltes en grain, puisqu'une semblable pièce peut, après que la luzerne a péri, rapporter abondamment du fro-

ment

ment pendant dix à douze ans, le sol en étant amélioré pour plusieurs années.

Pour ce qui est des autres herbages, je veux dire l'esparcette, la senasse & le trésse, une pose ou un arpent peut suffire pour entretenir deux vaches en été; elles donneront seize chars de sumier, dont douze seront répandus sur le pré; il en restera encore quatre. Le trésse ne dure pas sort longtems; mais pour les autres herbages, ils peuvent se conserver dix, douze, quinze ans, suivant le climat & le terrein.

On peut soi-même recueillir la graine de ces trois espéces d'herbages, & quand elle est bien nette, on ne doit pas craindre le cuscute ou goute de lin, que nous appellons râche, & que les allemands nomment grim, ou grind; flachs-seyde; c'est le cuscuta major, C. BAUH. En Flandre on en cultive des territoires ou consins entiers sans être exposés à cet inconvénient; & les prairies artificielles de M. DE TAVEL qui sont aux portes de Berne, prouvent que l'on peut très bien prévenir ce mal parmi nous; & si l'on avoit soin de se procurer de la bonne graine de Flandre, ou autroit toûjours moins à appréhender à cet égard.

On n'a pas pour l'ordinaire des pâturages qui soient uniquement destinés pour les chevaux, ce qui devroit encourager d'autant mieux à les nourrir à l'étable aves le soin section l'esparante.

l'esparceste & la senasse leur sont aussi très profitables. Toutes ces considérations me sont gémir quand je vois une espace considérable de terrein qui pourroit souvent sournir à l'entresien d'une samille entière, destiné à servir de promenade pour quelques bestiaux; je plains en cela le bétail mal nourri, les sonds pour ainsi dire abandonnés, & plus encore le stupide propriétaire qui se prive volontairement de tant de richesses; ensorte que si notre pais est de peu de rapport, on ne peut qu'en accuser la méthode pernicieuse, suivie presque généralement, & la négligence de l'œconome.

Quoiqu'il en soit je reviens toûjours à la régle que j'ai donnée; si les pâturages dont nous parlons, peuvent se convertir en champs ; il n'en sera que mieux à tous égards d'en faire cet emploi. furtout si l'on n'en a pas suffisamment; & afin de pouvoir leur donner l'engrais nécessaire, on pourroit en établir une partie en prés artificiels, ou en prés irrigables; ce qui fourniroit bientôt autant de fumier qu'il en faudroit, & mame affés pour améliorer d'autres fonds. Il me paroît donc qu'il seroit à propos de convertir en prés ou en champs, tous les petits pâturages, suivant leur nature & à proportion de ce qu'ils y seroient propres; les revenus qui en proviendroient, & l'augmentation de la valeur de ces terres pourroient dédommager abondantment des fraix qu'il en coûteroit pour les metere en culture.

Je ne vois aucun inconvénient de laisser Les pâturer le bétail sur les guêrets ou les champschamps en jachére, il empêche la mauvaise herbe de en pousser & de s'étendre, & je ne vois pas que jachère. le pâturage en lui-même puisse être préjudiciable aux champs.

Je crois cependant que les brebis seroient ce qui convient le mieux d'y faire paître, parce qu'elles ne sont pas friandes, & qu'elles se contentent d'une nourriture asses maigre; d'ailleurs elles ne piétinent pas autant le terrein, & par conséquent ne le durcissent pas comme le gros bétail.

Un prudent œconome n'y mettra donc les vaches que pour peu de tems, & simplement pour leur faire prendre l'air, à moins que le sol de ces pâturages trop poreux ou fabloneux. n'eût besoin d'être durci & rendu plus compacte. Mais un abus que je ne puis m'empecher de rappeller ici, & que personne ne sauroit excuser; c'est d'obliger forcément un propriétaire à laisser servir de parcours son terrein, en l'empêchant de le cultiver & de le faire valoir à sa volonté & dans le tems qui lui seroit le plus commode. Quelques grands que puissent être les avantages du parcours, sur les terreins vuides, ils ne sauroient être comparés au préjudice & aux inconvéniens qui en résultent pour le propriétaire. Aussi longtems que nous ne saurons tirer d'autre parti

de nos champs la troisiéme année, que de les laisser en jachére, on peut à la vérité les faire pâturer; mais le profit est bien petit, & il seroit infiniment plus avantageux de les établir de manière à produire sans interruption; & si quelcun doûtoit de la possibilité qu'il y auroit d'en venir à ce point, n'a qu'à jetter les yeux sur la plus grande partie de l'Emmethal, & sur d'autres territoires voisins, où l'on ne voit maintenant plus de jachére.

Les communes.

Ce que j'ai observé des alpes, je le dirai de même des pâturages publiques, ou des communes de la plaine ou des valées, c'est-àdire, que l'on doit abolir le pâturage sur toutes les terres de cette espéce qui peuvent être converties en prés ou en champs, quand même ils devroient être médiocres. Et à l'égard des terres qui ne pourroient servir qu'au pâturage, je voudrois même confeiller d'en faire des alpes d'une étenduë convenable, de les affermer, ou de les vendre & d'en distribuer le produit entre les usufruitiers. Si cet arrangement étoit impraticable, je voudrois au moins restreindre & limiter tellement le nombre de bétail qu'on pourroit y envoier. qu'il y trouvât toûjours dequoi pâturer abondamment. Un exemple servira à faire sentir l'avantage d'un réglement aussi lage.

Je connois un pâturage qui pourroit très commodément être établi sur ce pied là : le droit d'y mettre une vache pendant l'été se pais

paie un risdaller, & si elles y avoient suffifamment à manger, on en païeroit cinq rifdallers. Je suppose donc qu'on n'y en mit que la moitié du nombre ordinaire, le terrein pourroit les nourrir, & la communauté ou les particuliers en tireroient deux écus & demi au lieu d'un, fans parler de l'œconomie du tems dont la perte est très considérable pour certains endroits; puisque je connois des Pâturages si éloignés, qu'il ne faut pas moins de deux & même trois heures le matin & le foir, pour aller traire les vaches : le lait ne Vaut certainement pas le tems que l'on perd à l'aller chercher; mais comme on propose un prix sur l'abolition des communes, je n'y infisterai pas d'avantege : l'auteur, comme je l'espère, ne manquera pas de démontrer qu'il se trouve plusieurs milliers d'arpens en pâtures communes, qui pourroient être convertis en bons champs, ou en bons prés. & qui actuellement ne sont presque d'aucun rapport; ensorte que ce seroit pour nous la conquête d'une province, sans qu'il en coutât aucune effusion de sang. Le droit de parcours dont jouissent réciproquement & en communion les particuliers fur la plus grande partie de leurs prés, mérite encore quelques confidérations.

Non seulement on pâture de cette manière les sonds médiocres, mais encore ceux qui sont les meilleurs, ce que nous avons prouvé être 1763. III. P.: L très

très pernicieux. Les communautés de Kilchberg, Utzistorf, Rudligen &c. ont si bien compris cette vérité, qu'elles ont demandé & obtenu l'abolition d'un pâturage commun de plus de cinq cents arpens d'étendue, qui ont été convertis en prés. Dès la prémière année le produit de ces fonds de même que leur prix a haussé d'un tiers; ce qui montre évidemment combien il seroit avantageux que cet usage sut cancelé. Il me paroît même que cela pourroit avoir lieu par tout, sans que qui que ce soit eût sujet de se plaindre, puis qu'il y auroit à gagner pour tous les usufruitiers, dès que l'abolition faite avec équité seroit en leur faveur. Mais cette abolition feroit furtout bien facile dans les endroits, où le droit de parcours s'étend sur tous les fonds.

Si donc cette espèce de commune étoit abolie, celui qui auroit le plus de terrein pourroit y faire pâturer son bétail, ou entretenir à l'écurie les bêtes qu'il envoïoit précédemment sur les pâturages; car je l'ai déja remarqué, un troupeau nombreux gâte à proportion plus d'herbe qu'un petit, & il est d'un moindre produit à cause de ses allées & de ses venuës inévitables dans une vaste étenduë. Par la même raison, un seul village qui pâtureroit en commun sur son territoire retireroit plus de prosit de son pâturage, lors qu'après s'être separé de ses voissins, toute sa portion resteroit sujette au parcours comme elle l'étoit auparavant. Puis donc

done que les communes sont toujours très prejudiciables, que le terrein en souffre considérablement, particulièrement les meilleurs fonds, comme je le ferai voir plus amplement en parlant des pâturages d'automne; que d'ailleurs l'avantage d'un pâturage, où il n'y a pour l'ordinaire que de la mauvaise herbe, & en tres petite quantité, doit presque être compté pour rien; il est évident, que le préjudice que reçoit la communauté en général du parcours; lurpasse de beaucoup l'avantage qu'elle peut y imaginer. Que dis-je, je ne saurois même trouver après toutes réfléxions faites, que qui que ce soit puisse y gagner; au contraire, tous perdent plus ou moins en fuivant cette més thode gothique; & pour le prouver encore plus clairement, j'ajoûterai ce qui suit.

Il se trouve des passans qui se chargent de plus de bétail qu'ils n'en peuvent commodément nourrir avec leur sourage; ces gens-lè il est vrai profiteront d'avantage des communes & du parcours que l'étendue de leur terrein ne devroit leur en accorder; cependant bien loin d'y gagner, c'est une perte réelle pour cux: si leurs vaches sont mal entretenuës, ils n'en retirent que peu de lait, leur bétail devient maigre, & ne peut augmenter; leurs bétes de trait rendent mauvais service lorsqu'il saut les emploier, enfin elles ne se vendent presque rien. Si donc il se rencontre dans un village plusieurs de ces mauvais œconomes, le rapport

port des fonds de même que celui des pâturages diminuera infailliblement. Penseroient-ils d'achèter du fourage pour entretenir leur bétail pendant l'hiver? Par le haut prix de ce fourage, ils perdront encore plus qu'ils n'ont gagné par le pâturage dont ils ont joui sur les communes.

Supposons maintenant que châcun ne gardât de bétail que ce qu'il en peut nourrir sur ses propres sonds, il pourroit continuer à l'entretenir du produit de ses terres, lorsqu'elles seroient délivrées de la servitude du parcours, & son troupeau auroit une meilleure nourriture que celle qu'il trouvoit sur les pâturages publics.

Faisons une autre supposition. Je veux que quelcun eût moins de bétail qu'il n'en pourroit nourrir avec son propre sourage, & en pâturant uniquement sur ses sonds; les autres qui en entretiendront d'avantage, quoiqu'ils paroissent prositer à ses dépends, & qu'ils pâturent sur ses sonds, n'en retireront cependant pas un plus grand bénésice, en ce qu'ils seront dans le prémier ou dans le second des cas que nous avons allégués; ce seroit donc une méthode à tous égards pernicieuse non seulement à tous les propriétaires, mais encore à tous les membres de la communauté.

On pourroit peut être craindre que ceux qui ne possédent point de terres, & qui ne tiennent ment de bétail qu'en été, souffriront par là: mais je dis qu'ils ne perdront rien à l'abolition des pâturages communs; car s'ils admodient du bétail pendant l'été, on leur fait paier pour une vache, sept, huit, jusqu'à neuf risdallers; cependant à peine en rapporte-t-elle un de profit réel, après la compensation des autres frais que les pâturages éxigent. J'en appelle au témoignage de mes compatriotes de Berne, dont plusieurs en ont fait l'expérience & n'en ont retiré aucun profit sinon du lait un peu meilleur. Les pâturages communs n'ons lieu d'ailleurs dans la plûpart des endroits que durant l'automne, ensorte que ce n'est plus la peine d'admodier du bétail. Si l'on vouloit achêter du bétail au printems pour le vendre en automne, le gain seroit encore moindre, toute espèce de bétail est toûjours plus cher au printems qu'à l'approche de l'hiver, & si l'on suppose toutes choses d'ailleurs égales , n'est-il pas évident, que le bétail qui seroit conduit sur un pâturage public, qui donne toûjours une très chétive nourriture, en deviendra aussi plus maigre, il se vendra moins par conséquent, & ainsi le profit qui peut en revenir par le lait qu'on en retire, est tonjours fort au-dessous de la perte réelle qu'on y fait. Aussi les biens dont on jouit en toute propriété ont la préférence, sur ceux dont on profite en commun, soit en tout, soit en partie; le vrai possesseur peut les cultiver comme il le Juge à propos, il se dirige sur les circonstan-

ces & suivant la nature de ses fonds; il en fait la recolte dans le tems & de la manière qui lui convient; il peut les faire pâturer avec le moins de préjudice possible; & il est le maître d'en tirer un plus grand parti par l'établissement des prairies artificielles, qui ne penvent absolument s'introduire tant que le parcours sera en usage, parce qu'aucune des diverses sortes d'herbages ne peuvent supporter le pâturage, du moins les prémières années de leur établiffement & surtout un pâturage aussi nuisible. Les pauvres dont nous avons parlé, pourroient donc en général être mieux foulagés par la distribution des communes & l'abolition du parcours, qu'en continuant à jouir d'un droit qui leur est aussi inutile, qu'il est préjudiciable aux autres membres de la corporation.

Sur les Un espèce de pâturage public est celui que chemins. l'on pratique le long des chemins; mais comme la plûpart sont étroits, ils sont à cet égard d'une bien petite ressource : on pourroit cependant les tolérer, si l'on n'y conduisoit le bétail qu'après que l'herbe a un peu poussé, & qu'on eût soin de l'en déchasser dès qu'elle est broutée : car si on y mêne le bêtail trop tôt, il n'y trouve pas à manger, & la saim l'oblige à brouter les haïes, ce qui est très nuisible à sa santé, parce qu'il mange ainsi au printems des branches pleines de sucs, & qu'il n'y a encore que très peu de seuilles. Après que le bétail aura achevé de brouter les

haïes, il ne manquera pas de les percer pour pénétrer dans les prés & dans les champs voifins. Or pour prévenir tous ces inconvéniens,
on ne devroit pas permettre de conduire trop
tôt le bétail le long des chemins, ni de l'y
laisser trop long-tems, & jamais sans un berger pour les garder. Enfin ce grand nombre
de haïes séches, de portes & de barrières que nous
appellons clédals ou ches d'haïes, qui consument beaucoup de bois, & qui sont très incommodes aux voïageurs, deviendroient par là même inutiles.

Je viens à la dernière classe des pâturages; me divice sont ceux qui se font sur les prés.

On pâture les prés au printems, ou d'abord des prés, après la recolte du foin, ou de ce qu'on y a semé, ou enfin en automne : on appelle cette dernière manière, le pâturage d'automne.

Dans nos païs montagneux que nous appellons l'Oberland, la plûpart des fonds sont pâturés au printems; on y répand ensuite le sumier qu'on a amassé pendant l'hiver; ce qui entretient en bon état leurs prés, qui dans les années ordinaires donnent une abondante coupe de soin, & sournissent outre cela un excellent pâturage en automne. Je ne connois pas assés ces païs là pour décider si les habitans ne pourroient pas tirer un meilleur parti de leurs sonds; ce que je sais, c'est que dans les années de sécheresse ils ne ramassent presque point de soin : je ne dis pas que le pâturage

en soit l'unique cause, le sumier qu'on y répand pourroit y contribuer, car les chaleurs & les sécheresses de l'été le rendent nuisible, comme l'on s'en est convaincu l'été dernier en 1762. par diverses expériences. Pour que le sumier pénétre les plantes, & qu'il puisse les saire prospérer, il a besoin d'humidité, & il saut que cette humidité s'entretienne par le moien des rosées & des pluïes.

Dans la plûpart des contrées allemandes du canton de Berne où l'on manque de foin, on met pâturer le bétail au printems sur des prés marécageux, qui abondent principalement en flagére ou lische, & l'on croit que ce pâturage favorise ensuite la cruë de l'herbe, qui souffriroit beaucoup des rosées froides, ou des blanches gelées très ordinaires dans cette faison. Cet accident fait sécher la sommité des plantes, de manière qu'elles poussent plus difficilement si on les laisse dans cet état. On pourroit encore tolérer cette méthode, pourvû qu'on n'y envoiât que des brebis & des chevaux, mais seulement pour très peu de tems; car si on les y laissoit longtems ils y feroient beaucoup de mal : j'ai même éprouvé encore cette année en 1762. qu'on nuit par là non seulement à la quantité, mais aussi à la qualité de l'herbe. Un pré de cette espèce qui n'avoit pas été pâturé l'année dernière, a donné beaucoup plus de foin, dont presque la moitié étoit de tresse rouge. Cette même année je m'étois laisse perfuapersuader à faire pâturer les chevaux sur une autre pièce, & quoique j'aïe autant recueilli de soin sur d'autres sonds que l'année précédente, il s'en est trouvé sur celui-là beaucoup moins, & on n'y voïoit presque plus de tréste, sans doûte parce que les chevaux avoient principalement brouté ces plantes, & les avoient empêché de pousser, ou même les avoient détruites: il ne m'arrivera donc plus de saire manger ainsi mon soin en herbe, comme dit le proverbe.

Quand on séme nos prés en grains, il y Des prés Vieut ensuite pour l'ordinaire beaucoup d'her-que l'on be; mais si l'on vouloit les semer sans relache, seme en il y auroit plus de préjudice que d'avantage grains. Le bétail mange volontiers cette herbe, & il s'en trouve très bien, pourvû qu'on ne l'envoïe pas pâturer dans des tems trop pluvieux. Nous trouvons même que l'herbe devient meilleure par le pâturage de ces terres qui ont été mises en labour, & que l'année suivante il y croît moins de mauvaises plantes, que si elles n'avoient pas été pâturées, le bétail y trouve aussi suffisamment dequoi se nourrir, desorte que si l'on ne donne pas à ces terres le prémier labour, le pâturage en sera d'une très grande utilité. Dans quelques endroits on laboure les champs d'abord après la recolte pour les préparer à recevoir le bled en automne ; on y répand du fumier, & l'on jette la semence que l'on ensevelit par un léger labour de deux pouces environ de profondeur, ce qui donne

donne une abondante moisson: suivant cette pratique, le tems du pâturage est très court. Mais si l'on a dessein de laisser le champ en friche, & de le laisser en pré l'année suivante, il seroit mieux de ne point le faire pâturer après la recolte du bled, parce que le bétail ne fait que durcir le sol & le rendre inégal; il arrache les meilleures plantes qui sont encore tendres, & qui n'ont que de petites racines tendres, il laisse au contraire les plantes plus grossiéres & moins succulentes. Que dis je? Non seulement elles restent sur pied, mais elles parviennent à leur maturité, & donnent des semences qui couvrent bientôt tout le pré de mauvaîses plantes.

Ajoûtons que les mêmes plantes qui étoient mauvaises lorsque le terrein étoit en champ, sont bonnes, des que le terrein est converti en pré, & par conféquent, si le bétail détruit ces plantes en paturant, comme il fera certainement, le nouveau pré donnera de plus mauvaise herbe & en moindre quantité, que s'il n'étoit pas sitôt pâturé. C'est même peut-être à ce paturage prématuré qu'on pourroit attribuer cette quantité prodigiense de plantes de mille feuilles & de mille pertuis, en allemand Schaffgarben, 1000. fol. & St. Johannes - blumen, qui se trouve sur les champs que l'on a converti en prés. Je voudrois donc par toutes ces raisons qu'on y renoncât entiérement : il est certain que la fenaison prochaine en seroit plus abondante, & compenseroit avec usure la prétendue perte que l'on craindroit en abandonnant le paturage. Un prudent œconome doit sacrisser souvent le présent pour l'avenir.

Le pâturage d'automne est si abondant sur les bons prés, que l'on pourroit dans quelques endroits faucher pour la troisiéme fois; & cette herbe jeune & tendre, est si succulente que les vaches ne donnent jamais autant & de meilleur lait que lors qu'elles la mangent en verd, & l'on épargne ainsi le foin & la provision d'hiver : il est même très nuisible au bétail, disent unanimément nos vachers, de le renfermer entiérement à l'écurie immédiatement après qu'il a quitté les alpes, & de le mettre tout-à-coup au fourage sec : au lieu qu'il souffre beaucoup moins de ce changement lorsqu'il y est accoûtumé insensiblement en lui donnant du verd pendant le jour, & pendant la nuit du foin à l'écurie.

Tels sont les avantages qui peuvent avoir rendu cette pratique presque universelle; mais je doûte que ces raisons puissent contrebalancer celles qu'on peut opposer. C'est au lecteur à en décider.

I. Il est certain que la rosée, les brouillards & les pluïes assés fréquentes en automne, rendenc

rendent le terrein si humide, que le soleil dans cette saison n'a pas assés de force pour dessécher la terre; le pâturage ne peut donc qu'ètre très nuisible alors sur les fonds; ils se durcissent, il s'y forme beaucoup de creux & d'inégalités, les racines se déchaussent & périssent plus aisément pendant l'hiver. Je dis ceci plus particuliérement de la partie allemande du canton de Berne; l'autre partie du canton est plus exposée aux vents d'est & de nord-est, & il n'est pas impossible que ces vents qui y régnent plus fréquemment ne desséchent suffisamment les terres, pour pouvoir être pâturées sans inconvénient en automne. Mais si cette prémiére raison n'est pas absolument générale, la suivante me paroît être fans exception.

II. L'automne est sans contredit la saison la plus propre aux arrosemens; mais par tout où l'on veut pâturer, on ne sauroit arroser: il saut même s'en abstenir quelque tems avant que d'y mettre le bétail, parce que si le soi est trop humide, & par là même trop tendre, il en souffrira d'avantage. Pendant le tems que le bétail y sera, on ne pourra par les mêmes raisons y laisser entrer aucune eau; il arrivera donc que durant trois à quatre semaines de la saison la plus savorable pour les arrosemens, on ne pourra en faire ancun usage. Quiconque connoît tant soit peu le prix & l'utilité des eaux pour faire prospérer les prés, sentira

sentira sans peine tout l'inconvenient auquel on s'expose en se privant de l'irrigation d'automne, & quelle perte il en résulte; puisqu'après que le bétail ne pâture plus, l'eau n'est presque plus d'aucun avantage sur les prés, dont le sol devenu compacte, ne peut plus être pénétré par l'eau : d'ailleurs la surface étant devenue inégale, l'eau qui entre dans les creux y croupit; & quand il survient des gelées dans cette saison, comme il arrive asses fréquemment, quel tort ne fait on pas à sa possession? On n'a pour s'en convaincre encore mieux, qu'à lire les mémoires sur les arrosemens qui ont été couronnés.

riére saison, & dans un tems où elle ne peut repousser, les racines restent exposées pendant l'hiver aux rigueurs du froid, il en périt nécessairement beaucoup, plusieurs plantes se déchaussent & se détachent par les alternatives de gel & de degel du printems; & toutes sont tellement attaquées par le froid, ou par l'excès d'humidité, qu'elles n'ont plus la force de reproduire l'année suivante autant d'herbe qu'il en seroit venu sans cela.

L'herbe que l'on ne pâture pas au contraire, couvre & garantit les racines, elle fe confume, ce qui est un excellent engrais, qui ne peut que contribuer à la fertilité du fol. Je ne connois point de plante excepté la lische ou la flagére, qui ne se pourrisse pendant l'hiver; tous les fonds à l'exception de ceux qui sont marécageux, jouissent donc de cet engrais naturel, lorsqu'ils ne sont pas pâturés.

Les prés du pais de Vaud auroient encore plus besoin d'être couverts de sumier pendant l'hiver, que ceux du pais allemand, parce qu'il y tombe moins de nége, & qu'ils sont plus exposés à être desséchés par les vents d'eit & de nord-est; cependant on y en met très rarement; il seroit donc à propos, que rensermant en automne le bétail, on se servit au moins du sumier qu'il donneroit dans cette saison pour le répandre sur le prés, & les rendre plus sertiles.

Quoiqu'il en soit, l'avantage que reçoivent les prés de l'herbe qui se consume sur la plante pendant l'hiver, est plus considérable qu'on ne le croit communément. J'ai connu un païsan qui avoit coûtume de vendre en ville la plus grande partie de son foin & de son regain, & qui pendant plusieurs années n'a point mis de fumier sur ses prés : mais comme il ne faisoit jamais paturer l'automne, il a toûjours entretenu par ce moien fes fonds en bon état. Un autre paisan de ma connoissance a couvert une année ses fonds avec du fumier, & la suivante il ne les a point fait pâturer en automne; cependant il a plus ramassé de foin l'année qui a suivi celle où il n'avoit point fait pâturer, que celle où il avoit mis du fumier.

IV. Le

IV. Le pâturage d'automne empêche d'ailleurs de répandre le fumier sur les prés d'abord après la recolte du regain, ou au moins
avant les froids, c'elt-à-dire, dans la saison
qui est sans contredit la plus favorable pour cet
ouvrage. Le fermier de même que le vacher
ne l'ignorent pas; mais comme le pâturage est
empêché & n'a plus lieu dès que le fumier
a été répandu; ils trouvent l'un & l'autre des
excuses sans sin pour ne pas le conduire sitôt,
malgré les ordres les plus précis de leur maître. C'est ainsi qu'on perd presque tout le
prosit que l'on pourroit tirer de son sumier,
ce qui est une perte considérable.

V. Enfin le pâturage d'automne, & en général tout autre pâturage, nous met dans la nécessité d'entretenir nombre de cloisons dont on pourroit se passer. Car quelque utilité qu'il puisse y avoir à fermer par des haïes un terrein découvert, personne je m'imagine n'approuvera ces clôtures multipliées qui pour la plûpart sont faites de bois sec. On ferme jusqu'al des possessions d'un seul arpent d'étendue, par là on perd non seulement considérablement de terrein, mais encore on procure plus d'ombre qu'il ne faut; on emploie beaucoup de tems & de travail pour les établir & les entretenir, & ce qu'il y a de plus à regretter, c'est la prodigieuse quantité de bois que ces cloisons séches consument. Pour s'en procurer, on coupe volontiers le plus belles bran-

ches des fapins, ce qui leur est très nuisible ; on coupe de même de jeunes plantes bien droites pour en faire des pieux, tandis que ces mêmes plantes auroient donné dans peu d'années des billons à scier, ou d'autres bois propre à bâtir. Si l'on pouvoit bannir cette mauvaise pratique, nous pourrions extirper une borne partie de nos bois , ou en vendre à l'étranger. Or ces cloisons de bois sec deviendroient entiérement superflues, si le pâturage étoit aboli; car elles ne servent point de bornes, puisqu'en le plûpart des lieux, on fait outre les cloisons, généralement usage de pierre pour borner; & il est certain que les fonds se limitent plus aisément par de telles bornes, ou par des fossés; & qui ignore que les haies ne sauroient servir de rampart contre les voleurs, qui affés fréquemment favent les percer & les détruire?

C'est donc uniquement le pâturage & plus particuliérement celui d'automne qui rend toutes ces cloisons indispensables. Ne pourroiton cependant pas rémédier à ce mal, en défendant expressement d'établir entre deux prés ou deux champs aucune clôture de bois sec, ni même le long des chemins? Seulement on permettroit de planter une haie vive que l'on feroit d'épines, ou si l'endroit étoit humide, de saules, d'oziers, de peupliers ou de tremble, en attendant qu'elles sussent en état, si l'on vouloit profiter du pâturage d'automne, on permettroit

permettroit pendant cette faison, par éxemple, jusqu'à la fin de Septembre, ou à la mi-Octobre, de faire une cloison roulante ou mobile, & on seroit tenu de l'enlever après ce temslà. Un semblable réglement engageroit certainement plusieurs de nos paisans négligens & paresseux, à établir des haies vives, & quand même ils ne s'y détermineroient pas & qu'ils continueroient de se servir des cloisons légéres dont j'ai parlé, on œconomiseroit beaucoup les bois, puisque une haie qui ne sert que trois ou quatre semaines, peut durer plufieurs années. La peine qu'éxige cette sorte de cloison est peu de chose; deux hommes peuvent dans une demi journée fermer de cette manière un grand espace, & ils l'enlévent encore avec plus de facilité.

Ce réglement porteroit naturellement un suand nombre de personnes à renoncer au pâturage, & par des expériences réitérées on se convaincroit enfin qu'il est plus avantageux de s'en abstenir. J'espère donc que ce que je viens de dire persuadera à plusieurs paisans & ceconomes qu'ils ont beaucoup plus de profit à abandonner la coûtume de faire pâturer; & ceux qui pourroient encore en doûter, n'ont qu'à en faire l'essai, & je me flatte qu'ils approuveront ma pensée.

On objectera peut être que le pâturage d'automne est un de ces maux nécessaires, qu'il est bien 1763. III. P. M dissidifficile, ou plûtôt impossible de changer. Il est vrai que les préjugés & la coûtume sont des obstacles difficiles à surmonter; on persuade avec peine aux fruitiers qui achétent notre sourage, de s'en charger sans avoir en même tems le pâturage d'automne: mais si on le leur donnoit à quelque chose de meilleur marché, ils sauroient bien s'en accommoder également, & le propriétaire y trouveroit aussi son profit. Supposons cependant qu'on ne puisse les y déterminer, il seroit très facile de limiter la durée du pâturage; mais tous ceux qui ne vendent pas leur sourage à des fruitiers devroient y renoncer absolument.

On pourroit aussi au lieu du pâturage d'automne donner à châque fruitier une pièce de deux ou trois arpens semées en herbages, qu'il faucheroit pour la derniére fois, & dont il donneroit l'herbe à son bétail en verd à l'écurie ; de cette manière le terrein seroit garanti, & le bétail s'accoûtumeroit insensiblement au foin sec. Je connoîs un vacher qui a accepté très volontiers cette proposition; & sans doûte tous l'accepteroient, pourvû que la pièce donnée pour équivalent, cût une juste proportion avec le pâturage dont il se seroit relâché. Je crois que la fenasse ou le fromental feroit ce qu'il y auroit pour cela de meilleur; il souffre moins de la gelée que l'herbe commune : le trefle & la luzerne pourroient aussi servir, sous la condition cependant,

que le fumier provenu de la piéce seroit répandu sur la pièce même.

Qu'on se garde donc de suivre & d'imiter les Anglois fur le pâturage; leur climat est bien différent du nôtre.

Je devrois ajoûter quelque chose sur le pâturage des bois; mais les réglemens souverains ne nous laissent rien à désirer sur ce point, si ce n'est qu'on les observe par tout.

Pour résumer tout ce que je viens de dire; je souhaiterois que les alpes dont on ne tire d'autre profit que celui du pâturage, fussent améliorés autant qu'il seroit possible, & qu'on les fit valoir de la manière la plus avantageuse; que les portions capables de donner des prés ou des champs médiocres, fussent garnies d'habitations & converties en champs & en prés: que l'on abolit les communes excepté les moindres, dont on ne peut tirer d'autre parti que de les pâturer en commun, & qu'on établit des prairies artificielles : que tout le bétail que l'on veut garder pour son ulage, fût entretenu & nourri à l'étable: que l'on fit un partage des pâturages publics, & que le parcours fût absolument aboli : je voudrois qu'on destinat aux brebis le paturage des champs en jachére, jusqu'à ce qu'on sût les emploier plus avantageusement : quant aux champs qui doivent produire alternativement du grain & du fourage, il faudroit en inter-M

172 AVANT. ET INCONV. DES COMM.

dire le pâturage : je voudrois enfin que l'on ne mît jamais les bêtes sur les prés en automne, & qu'on garantît par là les possessions de tout ravage, & de toute déprédation.

Si mes réfléxions peuvent contribuer en quelque sorte à ces divers changemens que je crois très avantageux, & procurer quelque utilité à mes compatriotes; ce sera tout à la fois la plus grande satisfaction, & la meilleure recompense que je puisse souhaiter.

is limbationals que les alges cont on ne tite



aber le béigll, one l'on veut sonder pour foir salars, fit, entreseau & nourri a l'évable; que al ontéle un parione des pâtuerness mobles, els

que la mercours file abfolument alors se sensdes anyones en gehéra, judgalace qu'ouvint des anguer plus evantamentiment contract les emploier plus evantamentiment contract and cheaps qui desvent acadime des contract and